

Revue
de l'**histoire**
des **religions**

Revue de l'histoire des religions

1 | 2011
Varia

Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire. Histoire ancienne d'Israël*

Préface de Jean-Louis SKA. Traduction de l'italien par Viviane DUTAUT, Montrouge, Bayard, 2008, 616 p., 20 cm, 22 € ; *Oltre la Bibbia. Storia antica di Israele*, Bari, Laterza, 2004 et 2007².

Philippe Hugo



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7720>
ISSN : 2105-2573

Éditeur

Armand Colin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2011
Pagination : 105-109
ISBN : 978-2200-92685-4
ISSN : 0035-1423

Référence électronique

Philippe Hugo, « Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire. Histoire ancienne d'Israël* », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 30 mai 2011, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7720>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Mario LIVERANI, La Bible et l'invention de l'histoire. Histoire ancienne d'Israël

Préface de Jean-Louis SKA. Traduction de l'italien par Viviane DUTAUT, Montrouge, Bayard, 2008, 616 p., 20 cm, 22 € ; *Oltre la Bibbia. Storia antiqua di Israele*, Bari, Laterza, 2004 et 2007².

Philippe Hugo

RÉFÉRENCE

Mario LIVERANI, *La Bible et l'invention de l'histoire. Histoire ancienne d'Israël*. Préface de Jean-Louis SKA. Traduction de l'italien par Viviane DUTAUT, Montrouge, Bayard, 2008, 616 p., 20 cm, 22 € ; *Oltre la Bibbia. Storia antiqua di Israele*, Bari, Laterza, 2004 et 2007².

- 1 Écrire aujourd'hui l'histoire de l'ancien Israël est un défi, dont le livre magistral et passionnant de Mario Liverani (ML) – professeur d'histoire du Proche-Orient ancien à l'Université *La Sapienza* de Rome depuis 1970 et spécialiste de renommée internationale – montre à la fois la nécessité et la difficulté, voire même l'écueil.
- 2 La nécessité tient au fait que la critique historique de la Bible a connu une véritable révolution durant les trois dernières décennies. Il suffit de feuilleter en parallèle *l'Histoire ancienne d'Israël* de Roland de Vaux (Paris, Gabalda, 1971-1973) et *La – désormais populaire – Bible dévoilée. Les nouvelles révélations de l'archéologie* d'Israël Finkelstein et Neil Asher Silberstein (Paris, Bayard, 2001) pour s'en persuader. D'un modèle restant fidèle à la chronologie fournie par l'historiographie biblique, quitte à conclure à la non historicité de certains épisodes ou à corriger certaines datations, la critique en arrive à juger le texte biblique à l'aune des seules données archéologiques très réduites du Levant et à soutenir que l'ensemble de la Bible est une construction idéologique de l'époque perse voire, selon certains, de l'époque hellénistique. ML propose une nouvelle voie en élaborant « une

histoire racontée qui [suit] le fil de la reconstitution moderne au lieu de suivre celui du récit biblique » (p. 23). Il entend ainsi conjuguer les données archéologiques et épigraphiques avec les résultats récents de la critique textuelle, littéraire et rédactionnelle de la Bible pour combler « le hiatus [...] entre une histoire racontée [...] et une critique littéraire qui a perdu tout contact avec une utilisation historique des sources » (p. 23). Cette approche large, ancrée dans le vaste horizon du Proche-Orient ancien, alliant les données factuelles au souci d'interprétation du fait religieux et de la construction de l'identité nationale et religieuse d'Israël est peut-être la dimension la plus originale et féconde du livre de ML en même temps que sa principale difficulté.

- 3 L'écueil auquel se heurte une telle entreprise ne vient pas d'abord du fait que le débat est polarisé entre « maximalistes » et « minimalistes » ou entre fondamentalistes religieux et laïcs libéraux. Il tient bien plutôt à la complexité d'interprétation des données historiques – archéologiques, épigraphiques et documentaires – et même littéraires – différentes étapes rédactionnelles de la Bible – qu'une synthèse, aussi brillante soit-elle, risque d'éluider trop rapidement. En refermant ce livre, le lecteur éprouve un sentiment paradoxal d'émerveillement face à une image d'ensemble qui offre une réelle cohérence, et de frustration face à l'inévitable partialité – ou plus précisément l'absence de démonstration – de certains choix historiques et critico-littéraires. ML lui-même en est conscient : « La tentative, si évidente soit-elle, est nouvelle, hérissée de terribles difficultés, et lourde d'implications très sérieuses » (p. 23). Le risque est inévitable, mais ML démontre qu'il vaut la peine d'être couru.
- 4 Pour rendre compte des faits historiques et de leur mise en forme littéraire, ML élabore une histoire divisée en deux phases. La première retrace « l'histoire normale » et « plutôt banale » de la Palestine entre les deux époques de crise et de transition que sont le XII^e s. et le VI^e s. La seconde phase, « l'histoire inventée », est la période comprise entre VI^e s. et le IV^e s. durant laquelle les groupes d'exilés revenant progressivement en Palestine récrivirent leur histoire en y inscrivant les archétypes fondateurs d'une nation et d'une religion « qui devaient influencer par la suite tout le cours de l'histoire mondiale » (p. 24).
- 5 « L'histoire normale » d'Israël commence donc au XII^e s., première grande crise ou césure, qui voit l'effondrement de la société agro-urbaine du Bronze récent (XIV^e-XIII^e s.) durant lequel les cités-États, centrées sur leurs palais et leurs administrations, étaient dominées par l'Égypte. Une vaste migration de « peuples de la mer » fait reculer l'hégémonie égyptienne et les cités qui en dépendaient subissent elles-mêmes les revendications socio-économiques et la défection en masse d'ouvriers insolvables, les *'abiru*. Une société tribale agro-pastorale s'installe ainsi sur les hauts plateaux, en un composé hétérogène de peuples nouveaux et de pasteurs locaux. Cette nouvelle entité connaît un très fort développement démographique au XII^e-XI^e s., favorisé par des techniques nouvelles dans l'agriculture et le commerce. Une lente coagulation de ces identités politiques tribales fait apparaître des perspectives « nationales ». C'est là qu'il faut situer, au centre de la Palestine, l'apparition de tribus proto-israélites. La tension entre les cultures agro-urbaine et agropastorale conduit à une progressive intégration entre cités et tribus (X^e-IX^e s.) : ces nouvelles formations politiques se dotent péniblement de structures étatiques et administratives, et de formes d'urbanisme et d'architecture notables. Touchant d'abord le nord (Haçor et Megiddo) et le centre de la Palestine autour de Sichem et du petit royaume charismatique de Saül, ce mouvement s'étend ensuite au sud, autour de Jérusalem et du royaume très limité de David puis de Salomon. Relevons que ML ne remet pas en cause l'historicité de ces royaumes et de leurs monarques, mais il constate simplement leur

dimension très réduite et le très important développement littéraire dont ils seront l'objet plusieurs siècles plus tard. Cette évolution atteint son apogée, sur le plan démographique et sur celui des réalisations culturelles – « urbanisme, architecture, art et artisanat, épigraphie et administration, littérature et religion » (p. 271) – aux IX^e-VIII^e s. au nord avec le royaume d'Israël – en particulier durant la dynastie des Omrides –, et au VIII^e-VII^e s. au sud, avec celui de Juda – essentiellement sous les règnes d'Ézéchias puis de Josias (640-609 av. J.-C.). Sur le plan religieux, alors qu'un certain pluralisme domine en Israël du nord, plus ouvert aux relations ou influences extérieures, le yahwisme est plus implanté au sud d'une part à cause de l'origine méridionale de Yahweh mais surtout par le fait de la marginalité de Juda, moins exposé aux influences extérieures. Deux événements vont briser la croissance et la prospérité de la Palestine, faire chuter dramatiquement sa démographie et anéantir sa culture : il s'agit de ce que ML appelle « le choc de l'empire assyrien » qui touchera spécialement le royaume d'Israël (740-640 av. J.-C.), épargnant partiellement celui de Juda, puis du « choc de l'empire babylonien » qui ravagera Juda et Jérusalem (610-585 av. J.-C.). Si la politique de conquête assyrienne repose sur le principe de la déportation des populations locales et leur remplacement par des populations importées, provoquant un anéantissement culturel, celle de Babylone consiste en une déportation « à sens unique » des élites et de la main d'œuvre spécialisée, laissant le pays conquis dans un état de délabrement social, politique et culturel. L'empire deviendra au VI^e s. un énorme champ de ruines entourant quelques centres fortement urbanisés. La conquête de la Palestine par Babylone met ainsi fin à la longue trajectoire historique de croissance démographique et culturelle du Levant, laissant une région en ruine et socialement dévastée. L'Exil provoquera ainsi une « crise d'identité [qui] va devenir le point de départ pour une nouvelle trajectoire » (p. 272).

- 6 Pour ML, le VI^e s. est donc une seconde grande césure historique qu'il nomme « époque axiale », marquée par une mutation de toutes les grandes cultures. Notre auteur y observe « l'apparition d'une série de grands innovateurs, symboles personnifiés d'aspirations générales dans les différentes communautés humaines : en Chine Confucius (550-480) ; en Inde Bouddha (560-480) ; en Iran Zoroastre (fin du VII^e s.) ; en Grèce les philosophes et les savants "ioniens" [...] ; en Israël les grands prophètes "éthiques" (Ézéchiel, le Deutéro-Isaïe) de la période de l'Exil » (p. 275). Ce phénomène analogue surgissant dans diverses régions « propose un approfondissement commun du rôle de l'individu » (p. 276). Face à des formations impériales « universelles » repliées sur la conservation archaïque de leur patrimoine – pour ce qui nous concerne l'Égypte et la Babylonie, mais de manière analogue en Inde et en Chine – des « centres propulseurs » encore marginaux – les *polis* grecques, les groupes de déportés, les communautés de la montagne iranienne – sont les catalyseurs de l'élaboration de la religion éthique et de la pensée rationnelle (en particulier en Grèce). ML livre ici une clé de lecture originale et performante pour comprendre « l'histoire inventée » par Israël. En effet, l'époque axiale d'Israël (l'Exil) voit l'émergence du monothéisme qui, en situation de diaspora, jouera un rôle prépondérant dans l'auto-identification nationale. Deux éléments soutiennent ce mouvement identitaire : la prophétie du retour et de la « nouvelle alliance », et le travail historiographique deutéronomiste – déjà entamé sous Josias – essentiellement centré dans un premier temps sur l'utopie de la monarchie pan-israélite.
- 7 Avec la chute de Babylone commence la seconde grande étape de l'histoire ancienne d'Israël, que ML nomme précisément « l'histoire inventée ». La politique plus libérale des Perses favorise un retour des déportés en plusieurs étapes et au fil des édits (fictifs ou

réels) sur près d'un siècle (539 à 445 av. J.-C.). La toile de fond de ce retour est la tension qui apparaît dès l'Exil et qui se développera progressivement en véritable opposition entre les « autochtones » résidant en Palestine – Israélites restés sur place ou tribus occupant la terre vide –, ceux qu'on appellera « le peuple de la terre », et les exilés rapatriés. Une toute première vague, qui pourrait avoir eu lieu dès le début du règne de Cyrus (dont l'édit est une fiction), est mue par un esprit conciliant envers les autochtones. Au niveau littéraire, cette étape se traduit par « l'invention des patriarches » qui représente le mythe fondateur du retour d'Exil et de la légitimité de la possession de la terre, mais qui simultanément manifeste l'intention de compromis avec les résidents. Les fronts se durcissent et les partisans d'une ligne plus dure formulent le mythe de la sortie d'Égypte et de la rentrée en Canaan : c'est « l'invention de la conquête » militaire de Josué et de la « guerre sainte ». Cela correspond probablement au retour de Zorobabel et du prêtre Josué, qui reconstruisent les remparts et le temple de Jérusalem, légitimés par l'édit de Darius. « L'invention des Juges » sert de récit archétypique pour cette nation sans roi. La narration montre l'attitude monarchique du rédacteur : « il n'y avait pas encore de roi en Israël et chacun faisait ce qui lui plaisait ». Cette espérance de restauration monarchique héritée de la réforme de Josias – et de la rédaction proto-deutéronomiste – se cristallise probablement sur Zorobabel, dernier survivant de la « maison de David ». Mais simultanément, on sent se développer une tendance opposée à l'idée de restauration. Les récits de la royauté de David et de Salomon ou « l'invention du royaume uni » laissent précisément percevoir ce débat entre pro- et anti-monarchisme. Cette dernière mouvance, soutenue par l'autorité croissante des prêtres, est celle qui finira par s'imposer. Cette mouvance sacerdotale se laisse clairement percevoir dans les archétypes de la cohésion nationale que sont « l'invention du temple de Salomon » et « l'invention de la Loi », le mythe de Moïse et du Sinaï. La ligne dure d'exclusion du « peuple de la terre » semble alors définitivement s'imposer. Sous Néhémie puis avec Esdras, le scribe-prêtre, le sacerdoce monte en puissance, en particulier les Lévites qui cumulent leurs fonctions financières et administratives et les prérogatives propres aux prêtres. Jérusalem devient une cité-temple qui s'arroge les prérogatives du culte, et dans laquelle les prêtres sont les seuls véritables interprètes de la Loi, gérant les normes d'appartenance et d'exclusion de la communauté. La circoncision, l'observance du sabbat, les règles de pureté, les lois du mariage sont autant de critères d'identification nationale et de fermeture à l'altérité. Pour ML, l'avènement d'Esdras (398 av. J.-C.) clôt l'histoire de l'ancien Israël et ouvre l'histoire du judaïsme. C'est l'ultime période de transition qui voit l'élaboration définitive de la Loi, la disparition du prophétisme, la composition finale de l'historiographie deutéronomiste et sacerdotale. Le sacerdoce a atteint l'apogée de son pouvoir et dominera la période du « second Temple » jusqu'à sa destruction en 71 ap. J.-C.

- 8 L'ouvrage s'achève sur un glossaire de mots translittérés des langues anciennes, une vaste bibliographie répartie selon les sections du livre ainsi que sur des index scripturaire, de personnes et de dieux, et géographique.
- 9 La synthèse est convaincante et son élaboration fait preuve d'une très grande érudition. Elle ne saurait pourtant cacher au lecteur averti – et encore moins au spécialiste – les très nombreux débats qui animent la recherche dans presque chacune des sections du livre. Pourtant ML ne thématise généralement pas ces débats ni ne mentionne les interprétations alternatives – à l'exception de la datation très controversée de l'apogée de la monarchie au IX^e s. (à la suite de Finkelstein) au lieu de la datation « haute » du X^e s. encore majoritaire chez les archéologues (p. 143-144). Seule l'abondante bibliographie

(p. 519-579) permet de mesurer l'ampleur de la discussion scientifique actuelle. Outre les multiples controverses relatives à l'interprétation des données archéologiques et épigraphiques, la mise en perspective de l'histoire rédactionnelle soulèverait de nombreuses questions. ML ne cherche pas à dater les sources écrites les plus anciennes, sauf peut-être pour le récit de l'ascension de David (p. 145) – qui « pourrait dériver d'une autobiographie de type monumental dans laquelle le roi raconte son histoire sur le ton d'un conte » (début du ^x^e s.). S'il situe par exemple l'origine vraisemblable du Décalogue au ^{xii}^e-^{xii}^e s. (p. 100-103) et mentionne à plusieurs reprises de probables sources anciennes, il ne précise pas leur nature et n'évoque pas le rôle joué par les traditions orales. Par ailleurs l'historiographie deutéronomiste est précisément une question où le consensus peine à émerger. Cependant ML postule une rédaction proto-deutéronomiste durant le règne de Josias, puis deutéronomiste durant l'Exil et la première phase du retour, et sacerdotale après l'Exil. Mais on ne trouve d'autre justificatif que l'équilibre de sa vision d'ensemble. Autant de questions et de controverses que la perspective synthétique risque de simplifier ou de passer sous silence.

- 10 En définitive la meilleure image pour exprimer le double sentiment d'émerveillement et de frustration éprouvé par le lecteur est celle d'une mosaïque panoramique : la vision d'ensemble est éblouissante, mais si l'on s'approche, on perçoit inévitablement les anfractuosités du détail. Reste pourtant qu'une fresque tient son génie non des détails pris pour eux-mêmes mais de la vue d'ensemble, comme c'est le cas du livre imposant de ML.

AUTEURS

PHILIPPE HUGO

Université de Fribourg/Suisse.